Document généré le 19 juil. 2025 02:18

Anthropologie et Sociétés

Paul CLAVAL : La logique des villes. Essai d'urbanologie, LITEC (Librairies Techniques), coll. " Géographie économique et sociale " no 15, Paris, 1982, 633 p., index des noms géographies, index des noms d'auteurs, index des matières, tables, 20 planches hors texte.

Pierre-André Tremblay

Volume 8, numéro 1, 1984

L'archéologie du social

URI : https://id.erudit.org/iderudit/006181ar
DOI : https://doi.org/10.7202/006181ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1984). Compte rendu de [Paul CLAVAL : La logique des villes. Essai d'urbanologie, LITEC (Librairies Techniques), coll. " Géographie économique et sociale " no 15, Paris, 1982, 633 p., index des noms géographies, index des noms d'auteurs, index des matières, tables, 20 planches hors texte.] *Anthropologie et Sociétés*, *8*(1), 152–154. https://doi.org/10.7202/006181ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Cette conclusion *ethnologique* illustre bien la complexité habituelle du rapport entre terminologies de parenté et faits d'ethnographie, qui ne sont pas en miroir et peuvent avoir des temporalités différentes.

Qu'en est-il maintenant de l'apport linguistique et méthodologique, second objectif de ce volume ? Il consiste essentiellement en une critique partielle de l'analyse componentielle. Le traitement d'un vocabulaire de parenté peut en effet s'opérer à deux niveaux : d'un point de vue strictement linguistique, en s'appuyant sur les marques morphologiques et syntaxiques, ou d'un point de vue logique, en donnant une définition différentielle des denotata d'un terme, pour parvenir, grâce à l'opération de la commutation, à isoler les oppositions pertinentes du système. Mais ce second type de traitement du vocabulaire fait explicitement appel au champ d'application des termes, c'est-à-dire à leur *référent*. La délimitation des champs sémantiques en effet s'opère par le biais de critères susceptibles d'objectiver la réalité non linguistique exprimée et classifiée dans la terminologie. Mais si l'on appréhende le référent spontanément, cela donne lieu à des interprétations ethnocentriques et une confusion entre les aspects visibles et officiels de la société et sa structure opérante profonde. L'analyse componentielle paraît se baser sur l'illusion de transparence des objets sociaux. *Or la description du référent d'un terme relève d'une théorie du social qu'il s'agit de présenter explicitement*; ceci est le cœur de la thèse d'Hélène Claudot. Le système de description de l'analyse componentielle, comme le remarque aussi l'auteure, remet à jour le postulat cher à Malinowski et à Radcliffe-Brown de la primauté de la famille élémentaire, déterminant les relations parentales de base dont la conjugaison définit les relations complexes de second ordre.

Si l'on ne peut qu'être d'accord avec les deux critiques présentées ci-dessus, on peut se demander pourquoi dans ce travail méthodologique, l'auteure a laissé de côté les variantes techniques de l'analyse componentielle (définitions en traits hiérarchiques, règles d'extension ou matrices de distribution) ou pourquoi elle ne résume pas à tout le moins les difficultés que présente la technicalité elle-même, ou comment cette technicalité joue subtilement sur l'interprétation qu'on donne des terminologies de parenté.

Chantal Collard
Département d'anthropologie
Université Laval

Paul CLAVAL : *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, LITEC (Librairies Techniques), coll. « Géographie économique et sociale » no 15, Paris, 1982, 633 p., index des noms géographiques, index des noms d'auteurs, index des matières, tables, 20 planches hors texte.

Il faut bien du courage pour s'atteler à l'écriture d'un tel livre. Depuis son origine, la ville a été un objet problématique car, création visiblement humaine, elle est l'occasion et le symbole de la prise en charge par elles-mêmes des sociétés humaines. Certains s'en effraient, d'autres s'en délectent mais tous s'accordent pour dire qu'un seuil a été franchi: la nature (physique, biologique, géophysique) devient, dans l'organisation urbaine, une contrainte plus qu'un garant. Plus encore : la ville échappe à ses créateurs et semble vivre une vie propre. Comment cela est-il possible ?

La réponse à cette question fournit l'intuition qui motive et organise ce traité de géographie urbaine. Selon l'auteur, la ville apparaît et se reproduit parce qu'elle est le lieu par excellence de ce qui tient les humains en société : l'interaction, l'échange, la communication. Voici ses propres termes : « Le progrès technique apparaît comme le facteur straté-

gique de l'évolution dans la mesure où il libère progressivement l'homme des entraves qui le condamnaient à une socialisation imparfaite dans un cercle trop étroit de relations pour qu'il puisse développer toutes ses virtualités » (p. 43).

Les 14 chapitres de ce livre s'efforcent de réinterpréter les données empiriques et les autres théories géographiques conformément à cette vision de la *vérité* de la ville. La première partie en développe les principaux aspects théoriques. La seconde concerne la structure interne de la ville, s'attachant particulièrement au marché foncier. La troisième partie explore les relations entre la ville et le monde extérieur, cette expression désignant l'environnement écologique autant que les autres villes du réseau urbain national. La dernière partie est d'allure plus sociologique et s'interroge sur les rapports entre forme urbaine et pratique sociale (expérience individuelle, actions urbanistiques, planification urbaine). Je ne fais ici qu'esquisser à grands traits afin d'indiquer l'énormité du terrain parcouru. L'auteur est plus subtil car, à partir du moment où on estime que la structure (interne) et le réseau (externe) sont sujets au même principe explicatif, la différence même entre l'interne et l'externe perd beaucoup de son pouvoir descriptif. Montrer que structure et réseau ne composent pas des moments successifs de l'urbanité mais sont coextensifs l'un à l'autre est une des intentions les plus louables de ce livre.

On ne doit pas cependant croire qu'il tient toutes ses promesses. La théorie des communications fournit ici moins d'instruments que le jeu des courbes d'offre et de demande et l'analyse des coûts comparatifs. La rationalité de l'objet ou, si on préfère, la hiérarchie conceptuelle, originera donc fondamentalement de la logique du marché et, au premier chef, de celle du marché foncier. Le reste des interactions dépendra des blocages et des potentialités qui s'y présentent. Il est clair qu'il n'y a pas là une théorisation nouvelle mais une excellente présentation de l'analyse fonctionnaliste telle que véhiculée en géographie humaine.

À priori, cela ne devrait pas poser un trop grave problème (mieux vaut du bon fonctionnalisme que du mauvais formalisme ou du mauvais marxisme), à condition de réaliser les limitations que cela entraîne. L'auteur se trompe sans doute lorsqu'il affirme qu'un espace urbanisé est « un espace de communication et d'échanges *généralisés* » (p. 85 : je souligne). Outre qu'elle fait abstraction des hiérarchies sociales établissant des coupures entre les groupes humains, une telle caractérisation désigne l'espace capitaliste bien plus que l'espace urbain. Je ne crois pas que cette confusion résulte d'une simple erreur passagère de l'auteur, car il va jusqu'à dire qu'avant la révolution industrielle, les villes n'ont été qu'imparfaitement urbanisées. Cela explique sans doute pourquoi il en parle peu. Je trouve délicat d'ainsi balayer du revers de la main 4 000 ans d'expérience urbaine. Au fond, ce n'est là qu'une reformulation de l'évolutionnisme simple qui est la seule façon dont le fonctionnalisme arrive à comprendre le changement social. La dualité société traditionnelle / société moderne, qui apparaît partout dans cet ouvrage, est trop évidemment ethnocentrique pour qu'on l'accepte sans réticence. De plus, et cela n'est pas moins grave, ces catégories sont inévitablement normatives. Qu'on en juge : « Les ségrégations dures, lorsqu'elles aboutissent à des ghettos protégés ou maintenus par la force, constituent un obstacle permanent au *bon fonctionnement* des sociétés urbaines dont la *raison d'être* est de favoriser la fluidité des rapports entre des personnes diverses et complémentaires. Il y a là un facteur de *blocage* et une *menace* permanente d'éclatement du système » (pp. 282-283 : je souligne). Ce n'est là que l'utopie abstraite d'un planificateur qui rêve d'une ville-plan. Pas un mot sur ce que pourrait représenter, pour une minorité, un tel espace protégé. On ne doit peut-être pas exiger d'un géographe qu'il soit au fait des dernières trouvailles de la sociologie, mais on est quand même en droit de s'attendre à un peu plus d'esprit critique.

Il faudrait donc diminuer les prétentions de cet ouvrage. Il s'agit en réalité d'une présentation de l'analyse fonctionnaliste en géographie qui s'inspire de l'exemple des villes du capitalisme récent. On est loin d'avoir mis à jour *la* logique des villes, car ces principes

ne seront efficaces (et encore) que si on n'a pas affaire aux villes pré- (ou post-) capitalistes, ou à celles de la périphérie.

Malgré ces critiques, il demeure que ce livre est une utile revue de la littérature qu'apprécieront les étudiants. L'abondante bibliographie de chaque chapitre offrira l'occasion de s'interroger en profondeur. Il est malheureusement à prévoir que le coût très élevé de l'ouvrage ne nuise à son utilisation.

Pierre-André Tremblay
Département d'anthropologie
Université Laval

Richard CLOUTIER : *Psychologie de l'adolescence*, Gaétan Morin, Chicoutimi (Québec), 1982, 321 p.

Une mise-à-jour des théories les plus anciennes aux plus récentes sur les 12-18 ans, à partir de la littérature américaine, québécoise et européenne, voilà ce que nous offre ici Richard Cloutier. Son ouvrage nous introduit à la psychologie des adolescents dans une perspective qui déborde largement le domaine individuel et nous invite à réfléchir de façon raffinée sur le monde social des jeunes.

Destiné à l'enseignement universitaire, son ouvrage se présente pourtant sous la forme d'un livre magnifique, facile et agréable à consulter. Conçu pour l'étude des 12-18 ans, on se plaît à rêver qu'il leur soit rendu accessible, d'autant plus qu'il comble un grand trou dans le domaine de la psychologie de l'adolescence en langue française. Mais la force du volume tient surtout, à mon sens, de la manière dont l'auteur transmet les connaissances acquises jusqu'ici sur l'adolescence. En effet, il fait apparaître pour chacun des chapitres le plan de celui-ci au début, il détaille ensuite avec concision les thèmes annoncés, et il offre à la fin du chapitre une formule d'autoévaluation où on peut vérifier la plus ou moins bonne qualité de son apprentissage du secteur fraîchement analysé.

Des onze (11) chapitres, le premier — les théories sur l'adolescence — et le dernier — les problèmes d'adaptation des 12-18 ans — sont les plus consistants. Les approches théoriques sur l'adolescence depuis la conception grecque jusqu'à la perspective écologique contemporaine en passant par l'influence de Darwin, Hall, Erikson, Coleman, etc... laissent une place raisonnable à l'anthropologie culturelle par la présentation des travaux de Mead et de Benedict. On doit faire connaître cependant les virulentes critiques adressées à Mead par Shore et Freeman sur Samoa, selon lesquelles il y aurait là aussi une crise pubertaire. Trop préoccupée à 23 ans de rapporter à son maître Boas la preuve « qu'une société peut faire accéder sans tourments ses enfants à l'adolescence » (Ozouf 1983), Mead n'aurait pas vu le prix à payer pour la perte de virginité, le suicide et la délinquance chez les adolescents samoans. Le fait qui a ébranlé l'anthropologie américaine mérite d'être signalé ici. Par ailleurs, les problèmes d'adaptation des jeunes, parmi lesquels la délinquance, l'abus de drogues, l'alcoolisme, l'obésité, les accidents et le chômage (bien que traités très rapidement) occupent une place prédominante. On se félicite que Cloutier les ait touchés avec autant de doigté : ni un réquisitoire en faveur d'une meilleure compréhension des acteurs sociaux en cause, ni la livraison de recettes pour remédier aux malaises évidents, mais une très bonne présentation critique des diverses voies de réflexion sur un phénomène qui dépasse nos frontières.

Le corps du volume — les chapitres 2 à 10 — relate, en montrant leurs limites et leurs apports respectifs, les nouvelles thèses sur la croissance physique, le développement de l'intelligence, la sexualité, le développement social et les psychopathologies propres à